





-----  
LE PUY. — IMPRIMERIE MARCHESOU FILS  
-----

# PRIYADARSIKA

PIÈCE ATTRIBUÉE AU ROI SRIHARCHADÉVA

EN QUATRE ACTES

PRÉCÉDÉS

D'UN PROLOGUE ET D'UNE INTRODUCTION

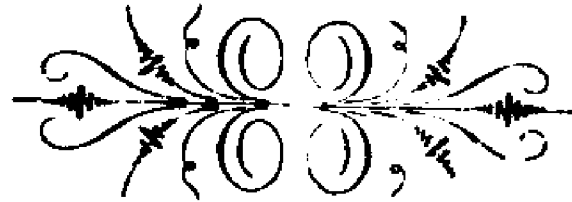
TRADUITE DU SANSKRIT ET DU PRAKRIT

SUR L'ÉDITION DE VICHNOU DAJI GADRÉ

PAR

G. STREHLY

Ancien élève de l'École Normale supérieure,  
professeur au Lycée Louis le Grand.



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1888



## PRÉFACE

---

La pièce intitulée Priyadarsikâ, ainsi que le Nâgânanda et la Ratnâvalî, passe pour être l'œuvre du roi Srîharchadéva. Que faut-il penser de cette attribution? Doit-elle être prise au sérieux, ou bien faut-il n'y voir qu'une flatterie de quelque poète de cour qui mettait ainsi ses propres compositions sous le nom du prince, son protecteur? Quoi qu'il en soit, Srîharchadéva <sup>1</sup> régnait à Canoge dans la première moitié du VII<sup>e</sup> siècle (607-648).

Nous n'avons pas à faire ici une apprê-

1. Ce Srîharchadéva a été confondu par Wilson avec un roi du même nom qui régnait en Kachmir au commencement du XII<sup>e</sup> siècle. M. Vichnou Dâji Gadré reproduit cette erreur dans sa préface.















# PRIYADARSIKA

---

## PROLOGUE

---

### BÉNÉDICTION

Soyez protégés de Gaourî, dont les regards sont troublés par la fumée <sup>1</sup>; mais qui rafraîchit ses yeux aux rayons de la lune <sup>2</sup>; impatiente de voir son époux, et qui baisse pourtant la tête par pudeur devant Brahma; puis subitement jalouse quand elle voit reflétée dans le miroir <sup>3</sup> de ses ongles de pieds brillants comme la lune, l'image de Siva qui porte la Ganga; se hérissant de joie à son contact, lorsqu'il lui prend la main selon le rite <sup>4</sup>.

Et de plus :

Soyez protégés de Siva heureux de sentir Oumâ <sup>5</sup>, dans l'excès de sa terreur, embrasser



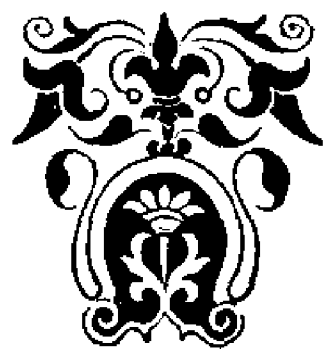
réunion de tous ces avantages comme un effet de ma bonne fortune.

*(Il regarde vers les coulisses.)*

Oh! tandis que je suis occupé du prologue, voici venir justement mon frère qui a su nos intentions et qui a pris le rôle du chambellan de Dridhavarmâ roi des Angas <sup>12</sup>. Moi, de mon côté, je vais jouer le personnage qui entre après lui <sup>13</sup>.

*(Il sort.)*

FIN DU PROLOGUE <sup>14</sup>.





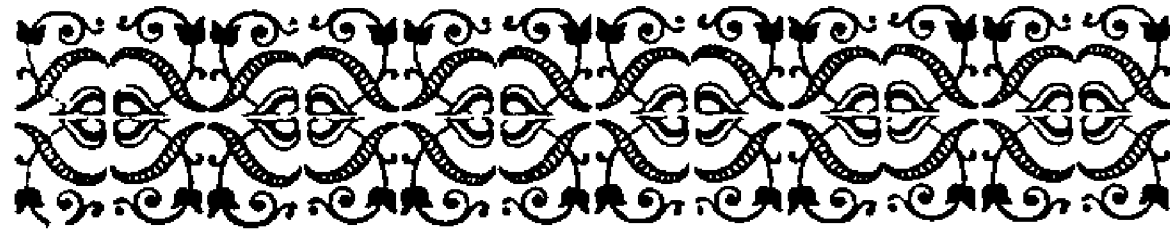












## ACTE PREMIER

---

*(Entrent le roi et le Vidouchaka.)*

LE ROI.

J'ai reconnu la constance de mes serviteurs, j'ai vu la sagesse de mes ministres; j'ai éprouvé aussi mes amis, et je me suis pleinement convaincu de l'affection des habitants de la ville; j'ai donné carrière à ma passion belliqueuse, et acquis la perle des femmes d'une manière légitime et honorable; que n'ai-je donc pas retiré de cette captivité?

LE VIDOUCHAKA *(avec colère)*. — Comment tu fais l'éloge de cette maudite, de cette abominable <sup>21</sup> captivité? Oublie-la maintenant. Car pareil au roi des éléphants <sup>25</sup> récemment capturé, dont les pieds sont embarrassés par les entraves de ses chaînes de fer, qui trahit les tourments de son cœur dans le vide de l'air, dont les yeux sont excités par l'effet de la colère, qui de sa lourde trompe ébranle le sol du

chemin, qui ne peut, même les nuits, goûter le plaisir du sommeil, tu me chantes le bonheur de l'insomnie!

LE ROI. — Ah! Vasantaka! le pauvre sire que tu es! Vois :

Tu as vu le cachot à l'obscurité impénétrable, sans voir l'éclat de son visage <sup>26</sup> pareil à la lune. Tu as été tourmenté par le bruit de tes chaînes, et tu n'as pas entendu ses douces paroles. Les gardiens brutaux de la prison occupent encore ton esprit, et tu ne penses pas à ses œillades amoureuses. Tu regardes les inconvénients de la captivité et non les charmes de la fille de Pradyota.

LE VIDOUCHAKA (*avec orgueil*). — Oh si la captivité enchaîne le bonheur, d'où vient que tu es irrité contre le roi Kalinga parce qu'il retient prisonnier Dridhavarma?

LE ROI (*souriant*). — Fi! le sot. Tout le monde n'est pas Vatsarâja qui doit ainsi sortir de captivité possesseur de Vâsavadattâ. Mais laissons cette conversation. A propos de Vindhyakétou, voici plusieurs jours que j'ai envoyé [contre lui] Vijaya-séna. Personne n'est encore venu me donner de ses nouvelles. Eh bien! qu'on appelle mon ministre Roumanvân : j'ai à lui causer.

(*Entre la portière.*)

LA PORTIÈRE. — Victoire, victoire au



de plus? Il est tel qu'on peut être quand on a encouru la colère de Votre Majesté.

LE ROI. — Néanmoins je voudrais entendre le récit détaillé.

VIJAYASÉNA. — Seigneur écoutez donc. Par ordre de Votre Majesté nous sommes partis d'ici emmenant, suivant vos instructions une armée composée d'éléphants, de cavalerie et d'infanterie. En trois jours nous avons parcouru le chemin malgré sa longueur, et au point du jour nous tombions à l'improviste sur Vindhyakétou.

LE ROI. — Ensuite, ensuite?

VIJAYASÉNA. — Alors à son tour, éveillé au bruit tumultueux de notre armée, Vindhyakétou s'est élancé comme un lion des gorges du mont Vindhya : sans regarder à son armée et à ses équipages, n'ayant qu'une poignée de soldats qui se trouvaient sous sa main, il s'est aussitôt fait connaître à nous par son nom<sup>27</sup>, et nous a livré bataille.

LE ROI (*regardant Roumanvân avec un sourire*). — Vindhyakétou s'est bien montré! Ensuite, ensuite?

VIJAYASÉNA. — « C'est lui! » nous écrivions nous, et l'animosité redoublant nos forces, après un rude combat, nous écrasons ses soldats jusqu'au dernier; mais tout seul qu'il était, exaspéré par la colère d'avoir vu anéantir sa puissante ar-





























tenir? Je vais faire ce qui m'a été ordonné.

LA SERVANTE. — Par ici, Aranyaká!

ARANYAKA. — Me voici (*avec un air de lassitude*). Hé! est-ce encore loin l'étang?

LA SERVANTE. — Le voilà caché derrière ce bouquet de céphâlikâs. Allons! descendons à l'étang. (*Elles font le simulacre de descendre.*)

LE ROI. — Ami! à quoi songes-tu encore? Ne t'ai-je pas dit: « C'est tout-à-fait comme à la saison des pluies, etc. (*Il récite de nouveau la strophe: Le sol qui prend un aspect moëlleux, ... etc.*)

LE VIDOUCHAKA (*avec colère.*) — Oh! toi, tu distrais les regrets dont tu es plein, en regardant une chose ou une autre: mais moi, brahmane, je laisse passer le moment de l'offrande svastivâyana. Je vais donc me dépêcher de faire mes ablutions dans l'étang, et me rendre auprès de la reine.

LE ROI. — Quel sot! Nous avons déjà passé l'étang. Tu as beau goûter, avec tes cinq sens une somme énorme de plaisir tu ne le remarques pas. Regarde:

Les oreilles sont charmées par le chant du flammant qui rappelle le son des noupouras<sup>10</sup> de la bien-aimée; la rangée des palais aperçus au travers des arbres du bord réjouit les yeux; le parfum pénétrant des lotus fait les délices de l'odorat, et ces zéphyrus refroidis au contact de l'eau rafraîchissent les membres.



en tout cas Indîvarikâ la suivante de la reine. Cachons-nous donc dans le bosquet pour regarder.

*(Tous deux font ce qui vient d'être dit.)*

LA SERVANTE *(faisant le geste de prendre une feuille de lotus.)* — Aranyakâ cueille de ton côté des nénufars : quant à moi je vais ramasser des fleurs de céphalikâ dans cette feuille de lotus, et aller auprès de la reine.

LE ROI. — Elles causent ensemble : écoutons avec attention nous pourrons obtenir par là quelque éclaircissement.

*(La servante fait mine de s'en aller.)*

ARANYAKA. — Oh ! Indîvarikâ, je n'ose pas rester ici sans toi.

LA SERVANTE *(avec un sourire.)* — D'après ce que j'ai entendu dire aujourd'hui à la reine, il faudra bien que tu restes longtemps sans moi.

ARANYAKA *(avec abattement.)* — Qu'a donc dit la reine ?

LA SERVANTE. — Voici ses paroles : « Le roi m'avait dit dans le temps de lui remémorer le moment où la fille de Vindhya-kétou serait nubile. Je vais donc l'avertir, afin qu'il s'occupe de lui trouver un époux.

LE ROI *(avec joie.)* — C'est la fille de Vindhya-kétou *(avec regret.)* Nous avons été longtemps privés d'un grand plaisir. Ami, on peut bien regarder sans crime









*touche les joues.*) — Hé! Aranyakâ, c'est la faute de ton visage pareil au lotus, si ces abeilles sont si coupables. (*Elle la prend par la main.*) Viens, allons-nous en. Le jour est à son déclin.

(*Elle font le geste de s'éloigner.*)

ARANYAKA (*regardant vers le berceau de kadalîs.*) — Hé! Indîvarikâ, la fraîcheur de l'eau m'a donné comme une paralysie des jambes. Marchons doucement.

LA SERVANTE. — Soit.

(*Elle sortent.*)

LE VIDOUCHAKA. — Oh! allons, partons. L'esclave Indîvarikâ s'en est allée, emmenant Aranyakâ.

(*Ils font comme il a été dit.*)

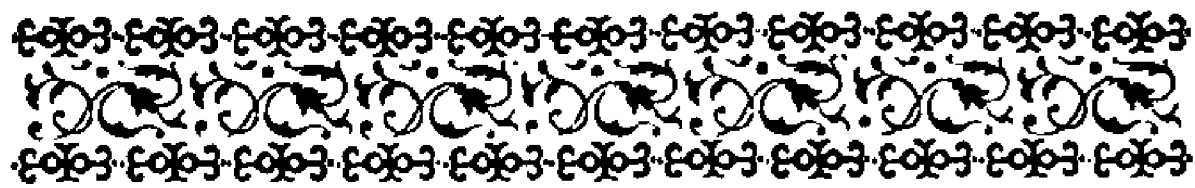
LE ROI (*soupirant.*) — Comment, elle est partie! Ami Vasantaka, ce n'est pas sans rencontrer d'obstacles que les malheureux atteignent l'objet de leurs désirs. (*Regardant.*) Vois, vois :

Bien qu'ayant ses calices légèrement fermés, le bouquet de lotus qui se hérissé d'épines<sup>14</sup> manifeste ainsi le bonheur que lui a causé le contact de la main, tendre bourgeon, de cette belle.

(*Soupirant.*) Ami! quel moyen de la voir maintenant?

LE VIDOUCHAKA. — Oh! tu as cassé ta poupée et tu pleures maintenant. Tu n'as pas suivi les recommandations du pauvre sot de brahmane.





## NOTES SUR LE DEUXIÈME ACTE

---

1. *Svativâyana* : offrande que les femmes mariées donnent aux brahmanes, pour obtenir du ciel, par leur intermédiaire, la conservation de leurs époux.

2. *Brahmanes de notre sorte* : le Vidouchaka, bien que brahmane par sa caste, n'est qu'un vulgaire bouffon. Cela semble indiquer qu'à l'époque où fleurissait la littérature dramatique de l'Inde, la caste sacerdotale avait perdu tout son prestige.

3. *Les Cinq Védas* : en réalité il n'y a que quatre Védas, le Rig-V. le Yajur-V. le Sâma-V. et l'Atharva-V. Quant au cinquième et au sixième Védas, ils sont de l'invention du Vidouchaka qui prouve ainsi son ignorance.

4. *Bakoula*, et plus loin *bandhoura*, *tamála*, *céphálika saptacchada*, *saptaparna*, *siricha*, etc., etc., diverses sortes d'arbustes : nous renvoyons au dictionnaire pour la nomenclature savante de ces plantes.

5. *La liqueur de l'éléphant* : les tempes de l'éléphant en rut distillent une liqueur dont les abeilles passent pour très friandes. Cf. supra.

6. En d'autres termes : l'arbre a laissé tomber une pluie de fleurs.

7. *Argha* : eau mêlée de poudre de santal, de fleurs, de riz, etc., *rishi* : ascète, *Agastya* : il a







l'endroit où j'étais tourmentée par les abeilles, et où je me suis pressée contre ce grand roi qui m'a rassurée en ces termes : « Ne crains rien, timide jeune fille! »

MANORAMA (*avec un sourire.*) — Comment, elle aussi a été vue du roi? En ce cas on peut la sauver. Je vais approcher pour la consoler. (*Elle s'approche brusquement.*) La pudeur qu'éprouve ton cœur est bien naturelle.

ARANYAKA (*en rougissant et à part.*) — Hélas! Hélas! Elle a tout entendu. Alons, je n'ai plus qu'à avouer. (*Haut et en lui prenant la main.*) Chère amie, ne te fâche pas, ne te fâche pas. J'ai tort de rougir ici.

MANORAMA (*souriant.*) — Amie, assez de crainte comme cela. Dis-moi, est-il vrai, oui ou non, que tu as été vue du roi?

ARANYAKA (*rougissant et baissant la tête.*) — Ma chère amie a tout entendu.

MANORAMA. — Si tu as été vue du roi, il est inutile de te tourmenter davantage. C'est lui-même maintenant qui trouvera un moyen de te revoir.

ARANYAKA. — L'affection que tu me portes te fait parler ainsi. Hé, ma bonne, comment donc cela serait-il possible? Le roi n'est-il pas retenu enchaîné par les vertus de la reine?

MANORAMA (*souriant.*) — Que tu es in-









feuilles de lotus <sup>4</sup>. Ramasse-les donc.

ARANYAKA (*avec agitation.*) — Oh la moqueuse ! Pourquoi me forces-tu à rougir ? (*Elle détourne un peu la tête.*)

LE VIDOUCHAKA (*contrarié.*) — Que ces feuilles de lotus restent où elles sont : ta chère amie a trop de pudeur. Or çà, comment amener une réunion de ces deux amants ?

MANORAMA (*après un instant de réflexion, avec joie.*) — Vasantaka, j'ai trouvé ! (*Elle lui parle à l'oreille.*)

LE VIDOUCHAKA. — Fort bien, fort bien, ma chère. (*A part.*) Tandis que vous allez vous costumer <sup>5</sup>, moi, de mon côté, je vais aller prendre mon ami. (*Il s'en va.*)

MANORAMA. — Lève-toi, lève-toi, méchante. Il nous faut terminer la représentation de cette pièce : allons donc au théâtre. (*Elle fait quelques pas et regarde.*) Voici le théâtre : entrons. (*Elle regarde en entrant.*) Bien : tout est prêt. La reine peut venir.

(*Entre la reine avec Sânkriyâyanî et une escorte disposée d'après l'ordre de préséance.*)

VASAVADATTA. — Bienheureuse <sup>6</sup>, quel talent vous avez ! Cette aventure secrète, dont vous avez fait une pièce de théâtre, comme si vous en aviez été témoin, fait naître en la voyant un intérêt plus puis-



est passée, Manoramâ : allez donc vite mettre vos costumes.

TOUTES DEUX. — Vous serez obéie, madame. (*Elles s'éloignent.*)

VASAVADATTA. — Aranyakâ, voici les ornements que mon corps a portés : tu iras les revêtir dans la coulisse. (*Elle ôte ses ornements et les remet à Aranyakâ.*) Manoramâ, quant à toi, tu vas prendre des mains d'Indîvarikâ les ornements que mon père, dans la joie que lui causait la capture faite par Nalagiri <sup>10</sup>, a donnés à mon époux : tu iras t'en revêtir dans le vestiaire, afin de paraître en tout point semblable au roi.

*Manoramâ prend ces ornements des mains d'Indîvarikâ, et sort avec Aranyakâ.*

INDIVARIKA. — Voici un siège : que votre majesté s'asseye.

VASAVADATTA (*montrant le siège*). — Bienheureuse, asseyez-vous.

(*Toutes deux s'asseyent.*)

(*Entre le chambellan en costume <sup>11</sup>.*)

LE CHAMBELLAN.

Je fais la loi au gynécée, et surveille les moindres manquements. Maintenant je suis affaibli par l'âge, et le bâton <sup>12</sup> dont je me sers me donne tout l'air d'un roi.

Mahâsena <sup>13</sup> au nom bien mérité, qui a confondu les armées de tous ses ennemis, m'a dit d'annoncer aux femmes du gyné-









LE ROI (*s'approchant de Manoramâ*). — Manoramâ, est-ce vrai ce que raconte Vasantaka ?

MANORAMA. — Seigneur, cela est vrai : mettez ces ornements.

(*Elle retire de dessus son corps le costume et le présente au roi qui s'en revêt.*)

LE VIDOUCHAKA. — Des rois comme cela, une servante peut les représenter. Voilà une occupation importante !

LE ROI (*souriant*). — Sot ! ce n'est pas le moment de plaisanter. Tu vas entrer sans faire de bruit dans la salle des tableaux avec Manoramâ, et tu y resteras à regarder la manière dont je joue.

(*Tous deux obéissent.*)

ARANYAKA. — Kântchanamâlâ, laissons de côté la lyre : je veux te faire une question.

LE ROI — Quelle peut bien être cette question ? Je vais écouter.

(*Il prête l'oreille avec attention.*)

KANTCHANAMALA. — Princesse, interrogez.

ARANYAKA. — Est-ce que vraiment mon père a dit : « Si Vatsarâja me ravit en donnant des leçons de lyre, je lui rendrai certainement la liberté ! <sup>16</sup> »

LE ROI (*il entre en écartant brusquement le rideau avec joie, et fait un nœud à l'extrémité de son vêtement <sup>17</sup>*). — Oui, sans doute.



leçons de lyre. Fais-lui donc une chaîne avec cette guirlande de lotus bleus.

*(Elle ôte de sa tête la guirlande de lotus bleus et la lui remet : Indîvarikâ exécute l'ordre et revient à sa place.)*

ARANYAKA. — Kântchanamâlâ, dis-moi : est-ce que vraiment mon père a dit que si Vâtsarâja m'enlevait tandis qu'il me donne des leçons de lyre, il lui rendrait certainement la liberté?

KANTCHANAMALA. — Princesse, cela est vrai : faites donc en sorte de mériter tout à fait l'estime de Vatsarâja.

LE ROI. — Ce que Kântchanamâlâ vient de faire comble mes désirs.

ARANYAKA. — S'il en est ainsi, je vais m'appliquer à bien jouer.

*(Elle chante en s'accompagnant.)*

En voyant le firmament emprisonné par les nuages, le flamant souhaite d'aller en compagnie de sa bien-aimée au lac Mânasa, sa demeure favorite <sup>20</sup>.

*(Le Vidouchaka manifeste l'envie de dormir.)*

MANORAMA *(le secouant avec la main)*. — Vasantaka, regarde, regarde : ma chère amie est en train de jouer.

LE VIDOUCHAKA *(avec colère)*. — Fille de courtisane ! Toi aussi tu m'empêches de dormir ! Depuis que mon ami a vu Aranyakâ, je n'ai vu le sommeil ni jour

ni nuit dans sa société. Je vais aller dormir ailleurs.

*(Il s'éloigne et se couche.)*

ARANYAKA *(continuant à chanter)*.

L'abeille, pleine d'une passion récente, tourmentée par le cruel Dieu Amour, est impatiente d'apercevoir le bien-aimé dont la vue lui est chère <sup>21</sup>.

*(A ce moment le roi qui l'entend s'avance brusquement)*. — Très bien, princesse, très bien : bravo pour le chant et l'accompagnement : en effet

Ici même vous venez d'exécuter les dix sortes d'airs musicaux ; vous avez fait entendre les trois sortes de mesures distinctes, la mesure vive, la mesure moyenne et la mesure lente ; vous avez fait sentir par ordre les trois pauses dont la première s'appelle *gopoutcha* ; vous avez montré à la fois les trois manières de jouer de l'instrument, le mode lent, le mode rapide et le mode tempéré <sup>22</sup>.

ARANYAKA *(serrant la lyre dans ses bras se lève de son siège et regarde avec un air passionné)*. — Mon maître, je vous salue.

LE ROI *(avec un sourire)*. — Puisse-t-il vous arriver ce que je souhaite.

KANTCHANAMALA *(montrant le siège d'Aranyaká)*. — Que le professeur prenne place ici.

LE ROI (*s'asseyant*): — Et la princesse où va-t-elle s'asseoir ?

KANTCHANAMALA (*avec un sourire*). — La princesse est ravie en ce moment des éloges que vous avez adressés à son talent : elle mérite de s'asseoir sur le siège du professeur.

LE ROI. — Elle peut s'asseoir : elle mérite bien de partager mon siège<sup>23</sup>. Princesse, prenez place.

(*Aranyakâ regarde Kântchanamâlâ.*)

KANTCHANAMALA (*avec un sourire*). — Princesse asseyez-vous. Quel mal y a-t-il à cela ? Vous êtes une élève distinguée.

(*Aranyakâ s'assied en rougissant.*)

VASAVADATTA (*rougissant*). — Bienheureuse, la pièce exagère : dans cette circonstance je n'ai point partagé le siège du roi.

LE ROI. — Princesse, je voudrais vous entendre encore une fois : jouez de la lyre.

ARANYAKA (*avec un sourire*). — Kântchanamâlâ, à force de jouer je suis fatiguée : mes membres sont las en ce moment : je ne puis jouer.

KANTCHANAMALA. — Maître, la princesse n'en peut plus : Voyez, les gouttes de sueur perlent sur la face de ses joues et les extrémités de ses mains tremblent. Laissez-la se reposer un instant.

LE ROI — C'est fort bien dit à toi. (*Il*



ARANYAKA (*exprimant une impression particulière du toucher*). — Hélas! Hélas! au contact de Manoramâ un tressaillement agite sans raison tous mes membres.

VASAVADATTA (*se levant brusquement*). — Bienheureuse, voyez vous-même. Voici encore une invraisemblance : je ne puis en supporter la vue.

SANKRITYAYANI. — Princesse, les livres de Lois autorisent le mariage suivant le rite des Gandharvas<sup>24</sup>; il n'y a pas là de quoi rougir. Ce n'est qu'une pièce de théâtre. Il ne convient pas de gâter mal à propos le plaisir en s'en allant.

(*Vásavadattâ fait quelques pas*)

INDIVARIKA (*regardant*). Madame, Vasantaka est en train de dormir à la porte de la galerie des tableaux.

VASAVADATTA (*l'examinant*). — C'est bien Vasantaka. (*Elle réfléchit.*) Le roi doit être là aussi. Je vais l'éveiller et lui demander. (*Elle le réveille.*)

(*Le Vidouchaka se lève brusquement comme un homme alourdi par le sommeil et regarde*). — Manoramâ, mon cher ami a-t-il fini son rôle, ou bien est-il encore en scène?

VASAVADATTA. (*avec désespoir*). — Comment c'est le roi qui joue! Où est Manoramâ en ce moment?

LE VIDOUCHAKA. — Elle est là dans la galerie des tableaux.

MANORAMA (*avec terreur, à part*). — Comment, la reine avait en tête une fausse idée, et ce maître sot, en se réveillant, est venu me contredire et tout déranger!

VASAVADATTA (*avec un rire où perce la colère*). — Fort bien, Manoramâ, fort bien : c'est joué à merveille.

MANORAMA (*elle se jette tremblante à ses pieds*). — Madame, il n'y a pas de ma faute. Ce misérable, qui est là près de la porte, m'a arraché de force les ornements, et m'a enfermée : j'ai eu beau crier, l'imbécile a couvert ma voix par ses clameurs, et personne ne m'a entendue.

VASAVADATTA. — Allons, lève-toi. Je sais tout. Dans la pièce de l'aventure d'Aranyakâ, Vasantaka est le directeur de la troupe<sup>25</sup>.

VASANTAKA. — Réfléchissez vous-même : qu'ai-je à voir avec Aranyakâ?

VASAVADATTA. — Manoramâ, tu vas me garrotter solidement cet homme. Pendant ce temps, je vais voir sa pièce.

MANORAMA (*à part*). — Me voici rassurée, maintenant. (*Haut, tandis qu'elle lie les mains au Vidouchaka.*) Eh bien, brigand, recueille maintenant le fruit de tes méfaits!

VASAVADATTA (*s'avancant avec précipitation*). — Seigneur, je vais faire cesser



cette indignité (*en disant ces mots elle retire les liens de lotus bleus des pieds du roi, et ajoute avec une nuance d'ironie*). Excusez-moi, Seigneur, je vous prenais pour Manoramâ : voilà pourquoi je vous ai fait mettre ces liens de lotus bleus.

*(Aranyakâ s'écarte avec crainte.)*

*Le roi se lève brusquement en apercevant le Vidouchaka et Manoramâ, et dit à part : Bon, la reine m'a reconnu ! Il exprime la confusion.*

SANKRITYAYANI (*les regardant tous avec un sourire*). — Tiens ! voici bien un autre spectacle. Notre place, à nous autres, n'est plus ici. *(Elle sort.)*

LE ROI (*à part*). — Elle est dans une colère inouïe. Je vois que j'aurai de la peine à gagner son indulgence (*réfléchissant*). Voici ce que je vais faire. *(Haut.)* Reine, calmez votre courroux.

VASAVADATTA. — Seigneur, qui donc est en courroux ici ?

LE ROI. — Comment douter que vous soyez en courroux ?

Malgré leur regard affectueux, vos yeux lancent de sombres éclairs ; tout en étant aimable, votre voix bégayante balbutie à chaque mot ; vos soupirs, quoique réprimés, se laissent deviner au tremblement de vos seins puissants ; votre colère, en dépit de vos efforts visibles pour la contenir, se manifeste clairement.



VASAVADATTA. — Holà! la représentation est terminée. Allons! rentrons.

*(Elle sort.)*

LE ROI *(la suivant des yeux.)* — Tiens, la reine s'en va sans être apaisée!

La colère contracte ses sourcils rendus plus menaçants par les gouttes de sueur qui les sillonnent; sous l'effet de l'angoisse, les lotus de ses yeux de gazelle s'agitent par des bonds répétés. En voyant devant moi, dans cet état, le visage de cette reine bien-aimée, effrayé et inquiet, je suis plongé dans un grand trouble.

Je vais donc me rendre dans ma chambre de repos et réfléchir aux moyens d'apaiser la reine.

*(Tout le monde sort.)*

FIN DU TROISIÈME ACTE ET DE LA  
REPRÉSENTATION INTERCALAIRE.





















qu'un jeu destiné à vous amuser à l'occasion de la grande fête de la pleine lune.

VASAVADATTA. — Bienheureuse, vous avez raison : on s'est si bien amusé<sup>3</sup> à mes dépens que la honte m'empêche presque de rester en votre présence. Mais pourquoi parler de ce sujet ? Voilà où j'en suis réduite par la préférence du roi. (*Elle pleure.*)

SANKRITYAYANI. — C'est trop pleurer, madame. Le roi n'est pas homme à cela. (*Regardant.*) Mais le voici qui vient : il fera disparaître les traces de votre ressentiment.

VASAVADATTA. — Ce sont là les désirs de la bienheureuse.

(*Entre le roi accompagné du Vidouchaka.*)

LE ROI. — Ami, quel moyen de délivrer cette chère amie ?

LE VIDOUCHAKA. — Oh ! ami, sors donc d'inquiétude : je t'enseignerai un moyen.

LE ROI (*avec joie*). — Parle vite, vite !

LE VIDOUCHAKA. — Hé ! tu as des bras capables de soutenir le choc de plusieurs adversaires : en outre, tu possèdes une armée nombreuse et irrésistible de fantasins, de cavaliers et d'éléphants ; eh bien ! réunis toutes tes forces, et donne l'assaut au harem : tu délivreras sur l'heure Aranyakâ.

LE ROI. — Ton conseil est impraticable.

LE VIDOUCHAKA. — Comment, impraticable? Il n'y a là, en fait d'hommes, que des bossus<sup>4</sup>, des nains et de vieux chambellans.

LE ROI (*avec mépris*). — Imbécile! Quelle sottise me dérites-tu là? Le seul moyen de délivrer Aranyakâ, c'est de regagner les bonnes grâces de la reine. Dis-moi donc comment faire pour apaiser la reine.

LE VIDOUCHAKA. — Reste un mois tout entier à jeûner : la reine Tchandi<sup>5</sup> reprendra sa bonne humeur.

LE ROI (*en riant*). — Trêve de plaisanteries! Dis-moi comment apaiser la reine.

Faut-il hardiment faire violence à cette chère amie, et lui prendre le cou en riant? Essaierai-je de la satisfaire en lui prodiguant cent caresses? Dois-je me tenir prosterné aux pieds de la reine, en faisant l'anjali<sup>6</sup>? En vérité, en vérité, je ne sais comment l'apaiser.

Allons, paraissions devant la reine.

LE VIDOUCHAKA. — Oh! va tout seul. Quant à moi, je ne fais que sortir de prison, et ce n'est pas sans peine que je me suis échappé. Je n'y vais pas.

LE ROI (*il le prend par le cou et le ramène de force tout en riant*). — Sot! arrive, arrive donc! (*Il fait quelques pas et regarde.*) Voici la reine qui est assise au milieu de la salle d'ivoire : je vais m'approcher. (*Il s'approche en rougissant.*)





défendre, il a été réduit à n'avoir plus de défense.

Et en cette situation

Kalinga, découragé par l'attaque 7 que je viens de mentionner, voit chaque jour ses lâches soldats se détacher de lui : il est abattu, il a perdu ses éléphants, ses chevaux, ses soldats, et il a vu toute son armée défaite ; aujourd'hui ou demain sa forteresse sera complètement détruite par nos troupes ; vous ne tarderez pas, bienheureuse, à apprendre qu'il est prisonnier ou qu'il a péri dans le combat.

SANKRITYAYANI. — Princesse ne vous l'avais-je pas dit auparavant ? Comment Vatsarâja aurait-il pu rester inactif ?

VASAVADATTA. — En ce cas, je suis satisfaite.

*(Entre la portière.)*

LA PORTIÈRE. — Victoire, victoire au roi ! Voici Vijayaséna accompagné du chambellan de Dridhavarmâ : le regard rayonnant de joie, il attend à la porte, brûlant de vous annoncer la bonne nouvelle.

VASAVADATTA *(avec un sourire.)* Bienheureuse, d'après ce que je conjecture, le roi m'a donné pleine et entière satisfaction.

SANKRITYAYANI. — Puisque je soutiens Vatsarâja avec partialité, je ne dis rien.

LE ROI. — Fais les entrer sans retard.

LA PORTIÈRE. — J'obéis. *(Elle sort.)*

*(Entrent Vijayaséna et le chambellan.)*



VIJAYASÉNA. — Hé, chambellan ! à l'idée de revoir mon maître j'éprouve une joie indicible,

LE CHAMBELLAN. — Vijayaséna, cela est bien naturel. Vois :

En toute autre circonstance un ministre est rempli de joie à la vue de son roi : à plus forte raison quand il vient d'exécuter les ordres de son maître, en anéantissant l'armée ennemie.

*(Tous deux s'avancent.)* Victoire, victoire à notre maître !

*(Le roi les embrasse tous les deux.)*

LE CHAMBELLAN. — Sire, réjouissez-vous.

Vijayaséna a exécuté les ordres de Votre Majesté : il a tué l'infâme Kalinga, et a remis notre maître sur le trône.

VASAVADATTA. — Bienheureuse, connaissez-vous ce chambellan ?

SANKRITYAYANI. — Comment ne le connaîtrais-je pas ? C'est celui-là même par la main duquel votre tante vous a fait parvenir la lettre.

LE ROI. — Fort bien ! Vijayaséna a accompli de grandes choses.

*(Vijayaséna se jette à ses pieds.)*

LE ROI. — Madame, réjouissez-vous, Dridhavarmâ est remis sur le trône.

VASAVADATTA *(avec joie)*. — Je suis comblée.





connais donc le sort de Priyadarsanâ <sup>10</sup> ?

MANORAMA. — Non certes, je ne connais pas le sort de Priyadarsanâ : mais c'est d'Aranyakâ qu'il s'agit : elle a bu un poison qu'on lui a apporté dissimulé dans du vin, et sa vie est en danger. Voilà ce que je venais vous annoncer. Secourez-la donc, Madame. (*Elle se jette à ses pieds en larmes.*)

VASAVADATTA (*à part*). — Hélas ! l'accident d'Aranyakâ me laisse insensible, même au malheur de Priyadarsanâ. Le monde est si méchant ! On va me calomnier. Voici ce qu'il convient de faire. (*Tout haut et avec agitation.*) Manoramâ, amène-la tout de suite ici. Le roi est un habile magicien, il a appris dans les régions infernales <sup>11</sup> les formules qui détruisent l'effet des poisons.

(*Manoramâ s'éloigne et reparait soutenant Aranyakâ qui représente les convulsions d'un empoisonnement.*)

ARANYAKA. — Ah ! Manoramâ, pourquoi me conduis-tu maintenant dans l'obscurité.

MANORAMA (*avec désespoir.*) — Hélas ! Hélas ! sa vue même est détruite par l'effet du poison (*s'adressant à Vâsavadattâ*). Madame, secourez-la vite, secourez-la vite. Le poison qu'elle a pris fait des progrès effrayants.

VASAVADATTA (*saisissant la main du roi*

*avec agitation.*) — Seigneur, levez-vous, levez-vous. Cette malheureuse s'éteint rapidement. *(Tout le monde regarde.)*

LE CHAMBELLAN *(à la vue d'Aranyakâ.)*. — Elle ressemble tout-à-fait à la fille de mon maître, à Priyadarsikâ. *(S'adressant à Vâsavadattâ.)* Princesse, d'où vient cette jeune fille ?

VASAVADATTA. — Monsieur, c'est la fille de Vindhya-kétou. Vijayasèna, après avoir tué ce prince, l'a amenée ici.

LE CHAMBELLAN. — La fille de Vindhya-kétou ! Point du tout : c'est la fille de mon maître. Ah ! c'en est fait de moi, infortuné. *(Il s'affaisse à terre, et se relève.)* Princesse, c'est Priyadarsikâ, votre cousine.

VASAVADATTA. — Seigneur, du secours, du secours ! Ma cousine se meurt.

LE ROI. — Rassurez-vous, rassurez-vous. Voyons un peu. Oh ! calamité ! calamité !

L'abeille était allée vers le bouton de lotus pour y boire peu à peu le suc du nectar secrété en abondance : mais le froid survenant brusquement a brûlé ce bouton ; quand le destin est contraire, les désirs ne fructifient point.

Manoramâ, demande-lui si elle a conscience de ce qui se passe.

MANORAMA. — Amie, as-tu conscience de ce qui se passe ? *(En pleurant elle la secoue de nouveau.)* Amie, je te demande

si tu as conscience de ce qui se passe.

PRIYADARSIKA (*d'une voix peu distincte.*)  
— Si c'est elle qui a vu le roi, et non pas moi... (*Au milieu de la phrase elle tombe à terre.*)

LE ROI (*en pleurant.*)

Quand elle ferme ses deux yeux, les régions célestes sont pour moi plongées dans l'obscurité; quand sa gorge est obstruée, mes paroles ont peine à sortir; quand sa respiration est suspendue, je sens mon corps se paralyser : il me semble que la voir ainsi dans les convulsions de l'empoisonnement est pour moi le plus grand des supplices.

VASAVADATTA (*en pleurant.*) — Priyadar-sikâ, leve-toi, lève-toi ! Regarde : le roi est près de toi. Ah ! le sentiment est éteint en elle. Quelle faute ai-je commise maintenant sans le savoir, pour que tu sois courroucée et que tu refuses de parler ? Allons, pardonne-moi, pardonne-moi ! Lève-toi, lève-toi ! Je ne recommencerai plus. (*Regardant en l'air*) Ah ! destin maudit ! Quelle offense t'ai-je donc faite, pour que tu me fasses voir ma cousine en cet état ? (*Elle s'affaisse sur Priyadar-sikâ.*)

LE VIDOUCHAKA. — Hé, ami ! Comment, tu restes là tout interdit ! Ce n'est pas le moment de s'abandonner au désespoir. L'effet du poison est terrible. Montre-nous donc le pouvoir de ta science.













10. Le texte porte ici Priyadarsanâ au lieu de Priyadarsikâ. Le sens est de même.

11. Vatsarâja avait visité le Nâgaloka (*Monde des Serpents*) situé sous la terre, et y avait appris l'art de conjurer les empoisonnements.

12. Le mot *narendratâ* signifie à la fois *puissance royale* et *art de conjurer l'effet des poisons*. Il y a donc ici une équivoque intraduisible en français.

13. Tous les drames sanscrits se terminent par des souhaits de prospérité à l'adresse du public.

14. Passage un peu obscur. J'ai fait de *vajralepa* un adjectif, avec le sens de *gluant* (!) : le dictionnaire de Bœhtlingk ne le donne que comme substantif avec le sens de *mortier*. L'éditeur de Priyadarsikâ explique en note ce mot par « *unbearable* » : je ne sais sur quelle autorité il se fonde : d'ailleurs il y a déjà *dussaha* qui a le sens d'*insupportable*.

